



## Cahiers de Narratologie

Analyse et théorie narratives

35 | 2019

Le style comme événement

---

# Penser le style comme événement à l'aune des concepts de « manière » et d'« individuation »

Lia Kurts-Wöste

---



### Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/narratologie/9518>

DOI: 10.4000/narratologie.9518

ISSN: 1765-307X

### Publisher

LIRCES

### Electronic reference

Lia Kurts-Wöste, « Penser le style comme événement à l'aune des concepts de « manière » et d'« individuation » », *Cahiers de Narratologie* [Online], 35 | 2019, Online since 03 September 2019, connection on 05 September 2019. URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/9518> ; DOI : 10.4000/narratologie.9518

---

This text was automatically generated on 5 September 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

---

# Penser le style comme événement à l'aune des concepts de « manière » et d'« individuation »

Lia Kurts-Wöste

---

## Introduction

- 1 L'événement est indéniablement un opérateur de pensée important au XX<sup>e</sup> siècle, motif questionné dans tout le champ des sciences humaines, si bien que Didier Alexandre, Madeleine Frédéric, Sabrina Parent et Michèle Touret, qui ont dirigé en 2004 aux PUR un collectif<sup>1</sup> intitulé *Que se passe-t-il ? Événement, sciences humaines et littérature*, pouvaient citer aussi bien les littéraires que les « historiens, médiologues, journalistes, philosophes, linguistes et stylisticiens » (p. 13) dans le panorama des chercheurs concernés par cette notion. Si les stylisticiens sont cités, il est vrai que, comme le remarquent les initiateurs du présent projet Marie-Albane Watine et Ilias Yocaris, le thème n'a été exploité en stylistique que de manière marginale, ce dont témoigne peut-être la position des stylisticiens en fin de liste dans l'énumération précitée. Il était donc légitime que ces derniers prennent acte de l'importance de ce thème, en évaluent les enjeux et questionnent les conditions de son intégration dans leur propre champ.
- 2 Avec le déplacement théorique de la stylistique dans les années 1980 vers une herméneutique des textes et plus particulièrement des œuvres, la question de l'appariement entre expression et contenu, c'est-à-dire de la *sémiosis*, y devient centrale. Le dernier ouvrage d'Ilias Yocaris, *Style et sémiotique littéraire* (2016), poursuit ainsi exemplairement cette voie en soulignant toute son actualité. Le cadre épistémologique général que nous choisissons pour prolonger l'exploration de cette orientation herméneutique en stylistique est celui d'une anthropologie sémiotique héritière de Cassirer, aujourd'hui remise à l'honneur par François Rastier dans le champ des sciences du langage. Ce dernier propose d'en renouveler l'épistémologie par l'apport théorique d'auteurs comme André Leroi-Gourhan ou Gilbert Simondon. Le concept

d'« individuation » élaboré par ce dernier s'est en effet révélé particulièrement productif pour penser la genèse des objets culturels, et plus particulièrement des œuvres, comme l'a souligné récemment François Rastier (2016) dans son ouvrage intitulé *Créer : Image, Langage, Virtuel*. Partant de ce socle épistémologique, nous aimerions explorer une double hypothèse théorique, sans nous cacher les difficultés qu'elle peut soulever : celle, largement partagée par la stylistique contemporaine, d'une possible reconception du style comme résultat d'un processus d'individuation et celle, plus délicate, d'un possible développement du concept d'« individuation » à travers la mobilisation du concept classique de « manière » repris et réévalué par Gérard Dessons (2004) dans son ouvrage *L'Art et la manière. Art, littérature, langage*. Cette double hypothèse présente un intérêt heuristique dans la mesure où elle permet des clarifications réciproques, mais elle nécessite dans le même temps d'être maniée avec précaution et discernement en procédant à de nécessaires mises au point. Ainsi, comme le souligne Éric Bordas (2008 : 160-164), la notion de « manière » est entourée d'un certain flou : en effet, on peut la rattacher soit à une démarche artistique novatrice aboutissant à la création *ex nihilo* d'un style original soit, inversement, à l'application d'une série de « recettes » stylistiques déjà éprouvées que l'on se contente de reprendre à son compte sans autre forme de procès. Cette ambivalence rappelle la difficulté propre à l'approche du style, qui peut hésiter entre la conception d'une singularité irréductible et la prise en considération de tout ce qui relève des déterminations *collectives* du style (traits distinctifs propres à un mouvement littéraire/artistique, stéréotypes en vogue à une époque donnée, etc.). Le concept d'« individuation » permet de reconnecter les deux termes de l'alternative par l'idée d'une prise de forme à partir d'un fonds pré-individuel, c'est-à-dire d'un processus de singularisation partant de formes héritées, réinvesties, réélaborées, réappropriées ; il est donc possible, via le concept d'« individuation », de sortir la « manière » d'une alternative aporétique, qui consisterait à opposer sans reste l'idée d'une création *ex nihilo*, ou d'une application de « recettes » stylistiques. En retour, le concept de « manière » – du moins certains de ses aspects que Gérard Dessons met en valeur – apporte des lumières sur la compréhension des rapports que le concept d'« individuation » peut entretenir avec la notion d'« événement », notamment son lien avec l'historicité de la perception :

Dans une œuvre picturale, musicale, ou littéraire, nous regardons, écoutons, lisons une manière singulière, c'est-à-dire non un objet du monde, mais une éthique du monde, une façon, par la couleur, les sonorités, le langage, d'être dans le monde et au monde, une façon de faire du monde la tenue d'un sujet. (Dessons, 2004 : 84)

(...) ce qui engage bien autre chose que la simple activité perceptive, puisqu'il s'agit du représenter de la représentation, du comment, et donc du représentable. C'est-à-dire, en fin de compte, du perceptible, ce qui est l'historicité de la perception, l'interrogation permanente de son efficace, et de sa validité. (Dessons, *idem*)

- 3 L'arrière-plan anthropologique de la sémiotique des cultures permet également de ne pas disjoindre trop radicalement objet et sujet, création et réception, en particulier par la mobilisation du concept de « couplage » : les sujets se projettent (de manière plus ou moins critique et régulée) dans les objets au moins autant que les objets s'introjettent dans les sujets. L'événement artistique ne devient événement que pour quelqu'un – c'est la leçon du sémio-stylisticien Georges Molinié, héritier de la tradition rhétorique : une herméneutique des œuvres conçues comme événements artistiques est liée à une définition de la lecture comme événement et, de manière plus générale encore, à la capacité humaine à expérimenter le couplage avec son entour sur un mode événementiel, qui suppose un processus transformateur – conséquence autant que témoignage de la spécificité de ses capacités symboliques : « Comment, en effet, une œuvre dont la

singularité éthique la fait exister socialement sur le mode du contre-temps peut-elle compter pour d'autres, contemporaines ou successeurs (...) ? Ce statut paradoxal de l'œuvre d'art est au plus près de sa dimension événementielle » dit ainsi Gérard Dessons (2004 : 75). L'art et la manière, envisagés réciproquement comme problème et concept, sont à l'origine d'un mouvement de conceptualisation capable d'envisager la relation entre individu et société, « qui rend indissociables le monde et son « information » (*au sens de sa mise en forme*) » (Dessons, 2004 :84) : avec la « manière », la stylistique vérifierait tout à la fois la puissance de sa capacité descriptive et la pertinence de ses outils pour cerner la singularité d'un style émergeant à partir d'un fonds pré-individuel, tout en reconsidérant sa portée critique, voire éthique, dans le cadre d'une réflexion remise à l'honneur notamment par la sémiotique des cultures sur les rapports en humanisme, Humanités et humanité.

## Préliminaires définitionnels

- 4 Les liens entre le caractère événementiel d'un style, l'événement de la lecture et l'herméneutique événementiale sont extrêmement complexes à démêler, mais la difficulté ne doit pas nous interdire de réfléchir à l'opportunité de quelques-unes des figures possibles de leur appariement : l'approche sémio-anthropologique générale retenue nous y engage.
- 5 La définition de l'événement au XX<sup>e</sup> siècle est sans doute en bonne partie influencée, de manière plus ou moins claire, par l'herméneutique existentielle heideggerienne. Le « frisson philosophique<sup>2</sup> » (Levinas) qu'elle a provoqué a ouvert différentes perspectives importantes, comme le rappelle l'argumentaire qui sert de cadre à ce numéro : perspectives « ontologique (Badiou 1988), phénoménologique et herméneutique (Ricoeur 1992, Romano 1988, Marion 2010) » (Watine & Yocarès 2016).
- 6 La référence à la philosophie heideggerienne est aujourd'hui toutefois, on le sait, hautement problématique : on ne peut pas ne pas mentionner ici les récents travaux philologiques concernant la publication d'une partie des *Cahiers noirs* de Heidegger qui mettent en valeur la nocivité du concept d'*Ereignis*, dans la mesure où il est lié à une forme de mysticisme identitaire. L'*Ereignis* entretient en effet un lien essentiel avec le *Grund*, le sol, celui de la Patrie ; le *Dasein* se révèle ainsi une formulation cryptée de l'essentialisation identitaire dans l'idéologie nazie<sup>3</sup> : « L'argument ontologique veut que, privés de sol, les Juifs, simples étants transitoires, sans contact avec l'Être et sans patrie, ne meurent pas, puisqu'ils n'existent pas vraiment » (Faye, Kellerer et Rastier, 2015 : 79).
- 7 On peut faire crédit à Claude Romano, dont le livre intitulé *L'Événement et le monde* date de 1998, de s'être distancié de manière décisive de la lecture heideggerienne de l'événement précisément sur ce thème de la naissance et du sol : il refuse ainsi « d'identifier l'événement de l'être (la compréhension ontologique) et l'événement d'être (la naissance), identification sur laquelle repose ultimement toute l'ontologie du *Dasein* » (Romano, 1998 : 32), faisant échapper la définition à l'événement d'un prophétisme identitariste dont on sait les conséquences meurtrières, montrant par là que le thème de l'événement n'appartient aucunement à Heidegger et qu'il serait dommageable de l'abandonner sans reste.
- 8 Comme le souligne Claude Romano, l'originalité d'une conception de l'événement dans le cadre d'une herméneutique qu'il nomme non plus existentielle mais « événementiale »

est liée à une redéfinition du sujet de l'expérience, et son rattachement au thème de l'intensité. Elle ouvre la possibilité de penser que l'homme peut « naître » plusieurs fois dans une vie. L'événement n'est donc pas simplement « ce qui arrive » : c'est bien « ce qui arrive » en tant qu'il ébranle toute l'existence, donc en tant qu'il est hautement significatif, qui est ici convoqué. Comme le souligne Claude Romano, « ce qui fait l'événementialité d'un événement, ce n'est pas son effectuation intramondaine, qui pourrait donner lieu, à la rigueur, à une étologie explicative, mais c'est la charge de possibilités qu'il porte en soi et apporte avec soi » (Romano, 1998 : 60). L'homme est ainsi redéfini comme la seule espèce à être capable d'événements, i.e. comme « advenante ». L'événement, en effet, « reconfigure les possibles qui le précèdent et signifie, pour l'advenant, l'avènement d'un nouveau monde. Non que l'ancien monde, comme tel, disparaisse entièrement ; mais c'est son *sens* qui apparaît si radicalement modifié, le tout des projets et des finalités qui l'habitaient et qui lui conféraient sa structure signifiante qui se révèle à ce point altéré, que ce n'est plus, à proprement parler, le *même* monde [...] » (Romano, 1998 : 55). Si Claude Romano ne le fait pas lui-même, la question du *sens* qu'il valorise nous paraît autoriser le passage d'une phénoménologie de l'événement et d'une herméneutique événementiale à une anthropologie sémiotique.

- 9 Avant d'adopter cette nouvelle perspective, il est toutefois nécessaire de rappeler que le XX<sup>e</sup> siècle n'a aucunement le privilège exclusif d'une pensée de l'événement. Elle est préparée en amont par la pensée du devenir historique qui s'affermirait à partir de la Révolution, « le romantisme philosophique de Hegel et l'existentialisme sartrien, notamment, ayant contribué à éloigner la philosophie de la rationalité analytique et démonstrative (c'est-à-dire mathématique) » :

À partir de la Révolution française, le souci de l'Histoire a valorisé les mouvements, les révolutions, la négativité, aux dépens « de l'espèce de contemplation sub specie aeternitatis des vérités mathématiques », qui deviennent intemporelles dès qu'elles sont établies. (Neveu, à paraître).

- 10 D'autres occurrences majeures de la pensée de l'événement pourraient être citées : dans le champ philosophique toujours, et selon une diachronie plus longue de l'histoire des idées philosophiques, Claude Romano rappelle que les Stoïciens font de l'événement le thème central de leur logique philosophique.
- 11 Selon un tout autre angle de vue, celui de la réception des textes, nous voudrions mentionner également les travaux de Jean-Louis Chrétien concernant la valeur événementielle de la lecture. Ce dernier rappelle dans *La Joie spacieuse. Essai sur la dilatation* (2007) que « (ce) n'est pas la critique littéraire contemporaine, c'est la patristique qui a fait de l'expérience de la lecture, et du lecteur, un thème de réflexion et de description », en considérant la lecture comme une épreuve dilatante, source d'une « joie spacieuse » qui donne le titre à son ouvrage. S'il s'agit de ne pas confondre sans reste l'expérience « dilatante » d'une « parole inspirée » avec l'expérience « dilatante » faite au contact de toute grande œuvre, sans référence aucune à la foi ou à la « lecture divine », les commentaires de Jean-Louis Chrétien nous semblent présenter un pouvoir heuristique dont on aurait tort de se priver pour comprendre le caractère potentiellement événementiel de la lecture, selon l'approche sémio-anthropologique que nous souhaitons ensuite privilégier :

L'élargissement doit toujours conserver la mémoire de l'étroitesse à laquelle il s'arrache, et de la difficile victoire qu'aura été cet arrachement. Il y a en effet un péril mortel dans toute illimitation qui perd de vue la limite, et qui n'en vient pas

elle-même à se limiter. (...) L'exaltation de la manie (au sens psychiatrique du terme) n'est pas la joie de la dilatation (Chrétien, 2007 : 20).

- 12 Ainsi, toujours selon Jean-Louis Chrétien, ce type de « joie » « m'emplit et m'emporte, mais, au sens strict, elle ne me "comble pas". » Elle témoigne d'une plénitude « qui veut la mobilité et le jeu ». On ne peut que remarquer la parenté d'une telle définition avec celle du sublime selon Baldine Saint Girons, soit :

un espace où la question des enjeux ne se trouve jamais oubliée, mais jamais, non plus, définitivement tranchée. Si on passe sans cesse d'une œuvre à une autre, d'un paysage à un autre, c'est parce que, si profonde que soit la relance du sublime, elle ne suffit jamais et que nous cherchons toujours de nouveaux motifs pour l'expérimenter. (Saint Girons, à paraître : 5)

- 13 Toute la tradition, d'abord rhétorique puis esthétique, a réfléchi à la question de la réception comme événement à travers ce thème du sublime : comme le souligne Baldine Saint Girons, le sublime « passe », il peut constituer l'origine (d'un nouveau monde, dans les termes de Claude Romano), mais n'est pas le commencement (il a un pouvoir transformateur sur des « mondes » plus anciens).
- 14 Si l'on adopte désormais la perspective de la sémiotique des cultures, perspective qui sera celle que nous maintiendrons pour le reste de cet exposé, il est possible de recentrer l'intérêt à la fois sur les objets culturels artistiques *et* sur les conditions épistémologiques d'une science des arts, sans abandonner la conscience de cet arrière-plan anthropologique. Il s'agit ainsi de penser l'événement artistique comme relevant de la double question du singulier des œuvres *et* d'une scientificité capable de le restituer, donc d'une sémiotique du singulier articulée aux formes et normes de la tradition.

## Dimension événementielle de la manière

- 15 Les travaux de Gérard Dessons sur la « manière » intéressent le champ stylistique sur un plan général dans la mesure où il consacre plusieurs chapitres et sections de son livre aux rapports entre notion de « style » et concept de « manière », ainsi qu'à la problématique de la scientificité en stylistique : on pense en particulier au chapitre intitulé « Manière et style » (Dessons, 2004 : 94), et aux sous-chapitres « Style et scientificité » et « Style et manière ». Comme nous le soulignons en introduction, ce sont plus spécifiquement ses développements sur les rapports entre « manière » et « événement » qui nous intéresseront ici. Après un exposé succinct du résultat de ses recherches, il nous faudra procéder à un certain nombre de clarifications en vue de son intégration dans une problématique sémiostylistique, car ses positions, tant concernant la stylistique que la sémiotique, sont parfois trop partiales.
- 16 Dans le chapitre V de son ouvrage *L'Art et la manière. Art, littérature, langage*, chapitre intitulé « L'art est l'événement », Gérard Dessons propose une lecture de l'événement artistique qui lui fait d'abord abandonner un certain nombre de traits sémantiques traditionnellement attachés à la définition de l'événement, lecture qui permet ainsi une compréhension différentielle du concept de « manière ». Ses définitions, parfois très tranchées, méritent d'être nuancées : si l'on admet aisément qu'une œuvre, comme événement artistique, ne relève pas du sensationnalisme journalistique, il est plus difficile de refuser à l'événement artistique de relever, au moins parfois, de l'actualité d'une « histoire événementielle » : pour dire d'une manière singulière la débâcle de l'armée française en 1870-1871, Zola doit en même temps la thématiser, et il semble donc

plus légitime de considérer que les deux processus constituent les deux faces d'une même pièce... Il reste cependant intéressant de rappeler, comme le propose Gérard Dessons, qu'une manière singulière, si elle peut saisir l'histoire événementielle, ne dépend pas de ce seul critère pour constituer elle-même un événement : dans leur recueil *Que se passe-t-il ? Événement, sciences humaines et littérature*, Didier Alexandre et alii. consacrent ainsi une section aux « Poètes de la présence » (Jaccottet, Dupin, Du Bouchet, Bonnefoy) dans la poésie desquels les phénomènes infimes se font matière événementielle.

- 17 Comme le note encore Didier Alexandre dans l'ouvrage précité, l'historien Michel Winock prête à l'événement quatre traits fondamentaux : intensité, persistance dans le présent, imprévisibilité, créativité (ou relance du sens). À côté des traits définitionnels négatifs précédemment cités, la manière revêt en effet ces quatre traits fondamentaux, en y ajoutant d'autres caractéristiques définitionnelles intéressantes : le spécifique, l'intempestif, l'empirique, l'individuation (la question de la prise de forme). Qu'on nous permette de revenir succinctement sur ces quatre traits complémentaires définitoires de la manière :
- 18 — le spécifique : comme nous l'avons rappelé ci-dessus, le spécifique contraste avec la notion d'unicité dans son rapport à la valeur collective : « L'unicité conserve l'opposition de l'individuel et du général (...). La spécificité, en revanche, annule l'opposition (...) » (Dessons, 2004 :78) ; « Si une œuvre est spécifique, elle est à la fois individuelle et collective, au sens où elle n'a d'individualité que d'avoir une valeur collective. » (Dessons, 2004 : 79). Gérard Dessons rappelle qu'un tas d'ordure est bien unique, mais pas spécifique...
- 19 — l'intempestif : « L'intempestivité est cette qualité du temps qui caractérise les œuvres d'art. L'intempestif, c'est le caractère de ce qui n'est pas de son temps dans la mesure où il est son temps. Doublement : il est à la fois son propre présent et celui de ses contemporains. » (Dessons, 2004 : 75) Et Gérard Dessons de citer l'ouvrage de Botho Strauss, *L'incommencement* : toute œuvre d'art fait une entrée inattendue dans le monde.
- 20 — l'individuation : le concept est emprunté à la thermodynamique de Gilbert Simondon et peut être appliqué aux processus de prise de forme artistiques. Il a une grande portée, aussi bien dans la reconception de la « manière » par Gérard Dessons que dans les travaux de François Rastier (voir Rastier à paraître). Il est lié à l'empirique, aux questions des matériaux, des techniques, de la facture par lesquelles une œuvre s'individue : « L'événement est clairement du côté de l'individuation, du particulier, du semelfactif. L'empirique fait l'événementialité de l'événement » (Dessons, 2004 : 76). Le concept d'« individuation » permet une distance critique aussi bien à l'égard de la théorie de l'énonciation de Benveniste que de l'idée d'une « littéarité constitutive » avancée par Genette : d'une part, les textes peuvent être individués même s'ils ne présentent pas de marques formelles de subjectivité (actualisateurs personnels et temporels ou caractérisants adjectivaux ou adverbiaux par exemple), et même s'ils prennent pour sujet des thèmes historiques : c'est le cas en particulier des œuvres de témoignage. L'écriture blanche de Robert Antelme est précisément la marque d'une forte individuation, qui fait de *L'espèce humaine* une œuvre. D'autre part, les catégories de « fiction » et de « diction » (Genette) ne disent rien du degré d'individuation d'une œuvre.
- 21 Gérard Dessons voit par ailleurs dans ce processus d'individuation une remise en cause de ce qu'il appelle « une logique du signe, dont les vertus sont celles de la généralité et du report de la valeur. » (Dessons, 2004 :76). Il faut ici rappeler que, tout au contraire, la sémiologie saussurienne et la philosophie des formes symboliques cassirérienne adoptent

une approche que l'on pourrait appeler « morpho-logique », où il est question de la relance continuelle des signes, qui ne sont plus des entités prédéfinies, mais constituent ce que François Rastier nomme pour sa part des « passages » constamment réévalués contextuellement. Il faut saluer le remarquable travail philologique effectué récemment sur les manuscrits autographes saussuriens publiés sous le titre *Écrits de linguistique générale*, et qui montre l'intérêt fondamental de Saussure pour ces questions de prise de forme, de genèse des signes, en particulier à partir de corpus littéraires, à rebours de l'image faussée d'un linguiste intéressé par « la langue en elle-même et pour elle-même ». Les remarques formulées par Gérard Dessons ratent donc ici leur cible, que l'on parte de la définition saussurienne de la *sémiosis* ou, *a fortiori*, de la définition peircienne du signe, connue pour être fortement relativiste et contextualisante.

- 22 Si l'étude du concept de « manière » ouvre sur le domaine de questions précitées (spécificité, empiricité, historicité intempestive, individuation), elle n'est pas en soi un programme scientifique, même si elle met sur la voie d'une herméneutique du singulier dans la mesure où elle oblige à considérer que les œuvres d'art « sont (...) capables d'inventer les catégories qui en rendent compte » (Dessons, 2004 : 80), ce qui suppose d'adopter une stratégie d'adaptation pour être en mesure d'en restituer la singularité irremplaçable.
- 23 Il est aujourd'hui possible, grâce aux travaux de François Rastier sur le premier structuralisme de Cassirer, de rattacher ce concept de « manière » à la question du « comment » que Cassirer formule comme un problème anthropologique et culturel crucial qui, au passage, rappelle tout l'intérêt de ce premier structuralisme du début du XX<sup>e</sup> siècle, centré sur les phénomènes de *structuration* plus que de structures constituées :
- Comment l'indéterminé parvient-il à la détermination, le sans-forme à la forme ? Dans la mesure où le problème se déplace de l'être au savoir, il prend une forme nouvelle... Car le « ce que » du contenu d'expérience n'existe jamais sans le « comment ». Sa nature particulière n'est jamais en quoi que ce soit « donnée » hors des relations dans lesquelles il se tient avec d'autres éléments de même nature. (Cassirer cité par Rastier, 2018 : 8/14)
- 24 Nous avons proposé dans un autre article (Jollin-Bertocchi et Kurts-Wöste, à paraître) de relier la notion d'« individuation » à celle de « stylisation », au sens où le processus de création suppose un travail de condensation des enjeux autour de quelques lignes de force, selon une logique de décantation progressive de ces lignes de force dans le travail de création qui procède par élimination et ratures, rejoignant par là les travaux en génétique des textes d'Anne Herschberg-Pierrot, qui note dans *L'Œuvre comme processus* (2017) que ce qui compte, c'est ce qu'on enlève. La question d'une distinction entre processus d'élimination et processus d'accumulation reste certes particulièrement difficile et mérite d'être approchée de manière critique : si des auteurs comme Proust ou Claude Simon (pour ne citer qu'eux) procèdent bel et bien par accumulation, la question de la rature dans les dossiers génétiques reste en soi pertinente. Peut-être faudrait-il considérer que le processus d'accumulation écarte certains types d'accumulation pour en privilégier d'autres, et de ce fait continue à relever d'un processus de « décantation » progressive des lignes de force : la question reste ouverte.

## Style et manière

- 25 Gérard Dessons propose un panorama historique et critique des relations entre style et manière :

Style et manière sont deux notions sémantiquement proches, que leurs histoires respectives ont placées en situation de concurrence, de complémentarité ou d'équivalence. On peut schématiser leur évolution sous la forme d'un chassé-croisé. En gros, manière, jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, n'est pratiquement qu'un terme de moraliste et de peintre. Le mot devient, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle une notion littéraire<sup>4</sup>. D'autre part, et comme symétriquement, style, qui s'est spécialisé de bonne heure dans le domaine des productions de langage, est transféré, sensiblement à la même époque, dans le domaine de l'art. (Dessons, 2004 : 94)

- 26 Lorsque style et manière sont distingués, c'est en général, rappelle Gérard Dessons, pour placer la manière du côté de l'idiosyncrasie, de l'originalité subjective, pensée sur un mode psychologisant comme relevant des « affections de l'âme » de l'artiste donc du côté d'un « mauvais particularisme ». Conservée comme repoussoir de l'idéation artistique, la mise à l'index de la manière a des conséquences importantes : « Par sa condamnation au titre du subjectivisme, c'est à la fois l'empirique et l'histoire qui se trouvent refoulés en dehors de l'esthétique » (Dessons, 2004 : 98). Refoulement qui se poursuit au XIX<sup>e</sup> siècle par le mouvement scientiste :

Cet ancrage de la manière dans le subjectivisme par l'idéalisme esthétique a eu pour effet la méconnaissance de ses enjeux par l'ensemble du mouvement scientiste, qui la reléguera au rang des notions stériles, c'est-à-dire des non-concepts. Le positivisme et la linguistique naissante lui préféreront la notion de style, au caractère plus technique, et donc plus appropriée à un processus de rationalisation. (Dessons, 2004 : 98)

- 27 La désuétude dans laquelle la manière, en tant que concept, est tombée dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, est pour Gérard Dessons le résultat d'une logique épistémologique qui a rêvé de construire une science du langage sur le modèle des sciences physiques, empruntant de préférence ses concepts aux sciences biologiques et mathématiques. Le caractère flou de la notion de manière, sa « mémoire » d'un passé pictural, littéraire et moraliste, l'excluaient par principe de la terminologie utilisée par la linguistique. « Pour la pensée de la littérature, la rhétorique (celle des procédés et des catégories de style) est donc encore le meilleur garant de la rationalité contre la manière. » (Dessons, 2004 : 101-102). Gérard Dessons assimile cependant de manière un peu trop hâtive cette tendance scientiste à l'« épistémologie structuraliste », dont on sait pourtant, notamment grâce aux travaux de Jean-Louis Chiss et Christian Puech, ou encore ceux de Patrick Sériot et d'Arild Utaker sur Saussure, qu'elle n'est aucunement unitaire, comme on l'a déjà souligné précédemment.
- 28 La sémiotique des cultures, en faisant siens les thèmes de l'individuation, de la socialité, de la valeur et de l'historicité, permet donc de rectifier l'*a priori* négatif de Gérard Dessons à l'égard « du » structuralisme par la définition d'une rationalité scientifique et d'un mode d'objectivation typique des sciences de la culture, critique, historique, comparatiste. Tout un courant de la sémio-stylistique contemporaine (G. Berthomieu, S. Milcent-Lawson, S. Vaudrey-Luigi, I. Yocarès, M.-A. Watine, M. Bonhomme, A. Jaubert, M. Monte...) s'attache par ailleurs à défaire l'épistémologie du discontinu et du technique que Gérard Dessons attribue aux commencements de la stylistique et généralise parfois de

manière excessive, pour mener une réflexion sur l'individuation, l'historicité et, fût-ce indirectement, sur la valeur des œuvres littéraires étayée par des données techniques révélant leur support anthropologique : l'étude de l'argumentation métonymique chez Voltaire que l'on trouve dans *Pragmatique des figures du discours* de Marc Bonhomme (2005 : 203-219) en fournit le meilleur exemple. Ainsi, le style n'est-il plus opposable à la manière et les thèmes de la valeur, de l'historicité, de l'individuation sont réinvestis dans le champ stylistique : c'est la raison pour laquelle la mobilisation du concept de « manière » nous semble aujourd'hui encore pertinente.

## Style et style sémiotique

- 29 Si la manière est le résultat d'une individuation générale du texte passant par une stylisation à travers laquelle une œuvre s'élabore en s'articulant autour de quelques lignes de force, la gestion singulière de l'interaction de toutes les composantes sémiotiques mises en œuvre dans le texte littéraire (texte dont F. Rastier et I. Yocarès<sup>5</sup>, entre autres, rappellent le caractère plurisémiotique, pluriparamétrique, plurinormé) gagnerait peut-être à être repensée comme « style sémiotique ». Le couple sémiostylistique/style (métalangage/objet) pourrait alors se redéfinir comme herméneutique modale/style sémiotique.
- 30 Dans un article de 1994 intitulé « Style et sémiotique. Style sémiotique », Denis Bertrand cite Greimas et Fontanille qui, dans *Sémiotique des passions*, définissent le « style sémiotique » comme une forme de « sensibilisation passionnelle » enfouie dans la « structuration profonde » des textes permettant de rendre compte des « dispositions passionnelles telles que les sélectionne et les délimite le lexique d'une langue (obstination, désespoir, jalousie, impulsivité, etc.) ». On reconnaîtrait ainsi dans tel discours le « style sémiotique » de l'« obstiné » ou celui du « jaloux ».
- 31 On voit bien l'écart qui existe entre cette approche et celle que nous cherchons à mettre en valeur par la mobilisation du concept de « manière » : c'est bien le texte et non le sujet énonçant que l'herméneutique cherche à restituer<sup>6</sup>.
- 32 Il s'agit ainsi de modifier la compréhension de l'expression « style sémiotique » en modifiant son corpus d'interprétation et en la rapportant non plus à la sémiotique des passions, mais à la sémiotique des cultures. Dans ce nouveau corpus, le « style sémiotique » gagne à être compris à partir de la définition du style que proposait François Rastier, 1994 : « interaction idiolectale entre les composantes linguistiques » (ces « composantes linguistiques » étant au nombre de quatre dans sa théorie : la « thématique », la « dialogique », la « dialectique » et la « tactique »).
- 33 La notion d'« idiolecte » rappelle l'importance du thème du singulier, même s'il faut comprendre qu'un « style sémiotique » témoigne d'une élaboration idiosyncrasique de ses normes à partir de normes héritées et éventuellement subverties, ou du moins réélaborées.
- 34 Pour insister sur l'importance du point de vue modal soulignée par le thème cassirérien du « comment », nous pourrions donc reformuler la définition du « style sémiotique » comme suit : « Modalités de manifestation d'une interaction idiolectale entre les composantes *sémiotiques* (linguistiques ou non linguistiques) d'une œuvre ». Et il faudrait ajouter : interaction elle-même conditionnée (mais non déterminée) par un complexe polystratifié de normes, redéfinies au sein des œuvres qui deviennent à elles-mêmes leur

propre norme. On ne peut manquer de souligner au passage qu'une telle définition peut s'appliquer aussi bien au texte qu'à la musique ou à la peinture par exemple.

- 35 On aimerait pour résumer cette trop courte présentation souligner quelques vertus d'une telle double reconception du style comme « style sémiotique » et de la sémiostylistique comme herméneutique modale à partir de la « manière ». D'une part, le « style sémiotique » permet de sortir de l'atomisme des « faits de style » dans la mesure où il engage la prise en considération d'un processus d'individuation général, qui concerne tout le texte et toutes ses composantes ; ce processus d'individuation peut être saisi, à différentes échelles, comme individuation collective ou comme individuation individuelle, ce qui permet de concevoir la « diagonale du style » (Jaubert, 2007) comme une saisie à différents échelles d'un même processus d'individuation ; à ce propos, il nous paraît intéressant de distinguer le « style comme événement » (au sens de « style sémiotique » singulier ou de « manière ») et les « événements de style », expression qui conserve quelque chose d'une logique atomiste, discontinuiste. Comme le souligne Gérard Dessons, il n'est pas possible de parler de « faits de manière » (Dessons, 2004 : 106). La notion d'« herméneutique modale » permet alors de définir l'interprétation comme une évaluation des enjeux de tel ou tel phénomène (comme le traitement syntaxique par exemple) au regard des lignes de force générales d'une œuvre : c'est exactement la démarche adoptée par David Zemmour dans *Une syntaxe du sensible : Claude Simon et l'écriture de la perception* (2008). On y étudie en effet, fût-ce sous un angle très technique, les lignes de force générales de l'œuvre de Claude Simon, inscrites dans un parcours interprétatif. Elle permet en outre de sortir d'un certain fonctionnalisme hérité de la stylistique structurale de M. Riffaterre, où la fonction référentielle demeurerait finalement distincte de la fonction « expressive », selon une définition encore trop attachée au principe logico-propositionnel d'origine philosophique.
- 36 De ce point de vue, on peut se demander si le préfixe utilisé pour constituer l'expression « sur-signification » attachée au style comme événement ne donne pas l'impression de prolonger trop directement une telle tradition, alors même que l'approche de la *sémiosis* littéraire prend en considération des données liées non seulement à la texture sémique et isotopique des textes considérés, mais aussi aux effets exemplificatoires générés par leurs propriétés formelles, à leur dimension polyphonique, aux schématisations discursives qui les sous-tendent etc., modalisant ainsi nettement l'interprétation.
- 37 Quoi qu'il en soit, la proposition de repenser la sémiostylistique comme herméneutique modale n'est qu'une manière de reconnaître une telle multi-dimensionnalité du texte repensée à l'aune de la praxéologie interprétative propre à la sémiotique des cultures.
- 38 Une telle herméneutique modale est en effet « modale » à plusieurs titres. Parce qu'elle prend en compte le singulier se dégageant à partir d'un fonds pré-individuel, elle peut alors se définir, sans tautologie, comme une « sémiotique d'un style sémiotique », c'est-à-dire comme l'interprétation de la *significativité* de tel ou tel aspect d'une esthésie singulière. Elle demeure constamment consciente du fait que le processus d'objectivation des œuvres implique simultanément – au titre du « couplage » des sujets et des objets – un processus de subjectivation de la part de l'artiste et de l'herméneute, ce qui suppose la prise en compte de la question de la valeur, selon une *Wertfreiheit* (Weber) qui ne gagne rien à être assimilée à un désengagement complet, ni inversement à une adhésion acritique comme elle se pratique souvent dans les *Cultural Studies*.

## Conclusion

- 39 Le concept de « manière » invite donc à considérer les sciences de la culture, et la stylistique dont on propose de penser qu'elle en fait partie, non seulement comme des herméneutiques critiques, mais aussi comme des herméneutiques modales (la seconde supposant la première), qu'on ne doit pas confondre avec des herméneutiques participatives, mais qui présentent l'intérêt de favoriser dans le même temps la possibilité – même si seulement seconde – d'une inhérence<sup>8</sup>.
- 40 Nous proposons par là de relier finalement une théorie de la valeur (du sens comme valeur) à une théorie des enjeux (du sens comme significativité), en cherchant à penser conjointement distance critique et possibilité d'un événement de lecture.
- 41 Une telle proposition permet ainsi de rattacher, à partir de la « manière », la pensée du style à ses enjeux éthico-anthropologiques et d'ouvrir sur une définition émancipatrice de la culture qui était celle de l'anthropologie culturelle d'un Cassirer, mais aussi d'un Vico par exemple – définition que formule adéquatement Gérard Dessons, au-delà des positions parfois trop partiales qu'il adopte et que nous avons rappelées ci-dessus :
- La « vision du monde » dont l'art est capable se mesure à ceci, qu'une qualité de l'œuvre devient une qualité des choses. Faisant l'expérience d'une œuvre, je fais en même temps l'expérience du monde. C'est-à-dire qu'alors, le monde me « prend », me concerne, me regarde. Par la vision de l'œuvre, le monde est porteur d'une efficience qui, tout à la fois, le révèle et me révèle dans mon propre inconnu. (Dessons, 2004 : 87)
- 42 Les moyens descriptifs<sup>9</sup> mis en œuvre par la stylistique contemporaine nous paraissent particulièrement pertinents à cette aune. La mobilisation de la notion d'« événement » pour penser le style permet de reconnecter l'approche sémiostylistique à cette problématique de la « manière ». La sémiostylistique en retire un double gain : souligner le caractère souvent dépassé des réticences de Gérard Dessons à l'égard du « style », tout en exploitant ses définitions de la « manière » pour mieux apprécier le caractère événementiel de cette dernière dans sa dimension sémio-anthropologique. La proposition de repenser la sémiostylistique comme une science de la significativité ou herméneutique modale invite à relier les œuvres conçues comme événements artistiques et l'épreuve aventureuse à laquelle elles engagent, effort interprétatif qui peut être couronné, parfois, du plaisir d'éprouver qu'à leur contact « le réel devient vérité, l'existence devient vie » (Rastier, 2016 : 164) – où l'intensification du contact avec l'entour via la lecture d'une œuvre s'origine dans la contrainte même qu'impose une forme-sens singulière, qui ne suppose aucun pathos fusionnel.

---

## BIBLIOGRAPHY

Alexandre, Didier, Frédéric, Madeleine, Parent, Sabrina & Touret, Michèle dir. (2004) : *Que se passe-t-il ? Événement, sciences humaines et littérature*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

- Antelme, Robert (1957 (<sup>1</sup>1947)) : *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard.
- Badiou, Alain (1988) : *L'Être et l'événement*, Paris, Seuil.
- Bertrand, Denis (1995) : « Style et sémiotique. Style sémiotique », in D. Pistone (dir.) *Musique et style. Méthodes et concepts*, Actes du séminaire post-doctoral interdisciplinaire, nov. 1994-avril 1995, Conférences et séminaires, n°3, 1995, Université Paris Sorbonne/Observatoire Musical Français.
- (2008) : « L'émotion éthique. Axiologie et instances de discours », revue *Protée*, vol. 36, n°2.
- Bonhomme, Marc (2005) : *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Champion.
- Bordas, Éric (2008) : « Style » : *un mot et des discours*, Paris, Kimé, coll. « Détours littéraires ».
- Bréhier, Émile (1997 (<sup>1</sup>1908)) : *La théorie des incorporels dans l'ancien stoïcisme*, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque d'Histoire de la Philosophie ».
- Cassirer, Ernst (1972a (<sup>1</sup>1923)) : *Philosophie der symbolischen Formen. Erster Teil. Die Sprache*, Berlin, Bruno Cassirer ; tr. fr. *Philosophie des formes symboliques, t. I, Le langage*, Paris, Minuit.
- (1972b (<sup>1</sup>1925)) : *Philosophie der symbolischen Formen. Zweiter Teil. Das mythische Denken*, Berlin, Bruno Cassirer ; tr. fr. *Philosophie des formes symboliques, t. II, La pensée mythique*, Paris, Minuit.
- (1972c (<sup>1</sup>1929)) : *Philosophie der symbolischen Formen. Dritter Teil. Phänomenologie der Erkenntnis*, Berlin, Bruno Cassirer ; tr. fr. *Philosophie des formes symboliques. t. III, La Phénoménologie de la connaissance*, Paris, Minuit.
- Chrétien, Jean-Louis (2007) : *La joie spacieuse. Essai sur la dilatation*, Paris, Minuit.
- Colas-Blaise, Marion & Stolz, Claire (2010) : « Comment faire dialoguer la stylistique et la sémiotique ? Éléments pour une pensée de la frontière disciplinaire », L. Bougault et J. Wulf dir., *Stylistiques ?*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », p. 99-110.
- Derrida, Jacques (1990) : *Du Droit à la philosophie*, Paris, Galilée.
- Dessons, Gérard (2004) : *L'art et la manière. Art, littérature, langage*, Paris, Champion.
- Faye, Emmanuel (2005) : *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie. Autour des séminaires inédits de 1933-1935*, Paris, A. Michel, coll. « Bibliothèque Albin Michel Idées ».
- Faye, Emmanuel, Kellerer, Sidonie & Rastier, François (2015) : « Heidegger devant la Shoah. Le volume 97 des *Cahiers noirs* », *Cités*, n° 61, p. 77-79.
- Frédéric, Madeleine (2018) : « De la stylistique à l'herméneutique littéraire », conférence donnée le 29/09/2018 au CRILCQ-Université Laval.
- Genette, Gérard (2004) : *Fiction et diction*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais ».
- Greimas, J. Algirdas & Fontanille, Jacques (1991) : *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil, coll. « Sciences humaines ».
- Guillaume, Astrid & Kurts-Wöste, Lia dir. (à paraître) : *Faire sens, faire science*, Londres, ISTE.
- Herschberg-Pierrot, Anne (2005) : *Le Style en mouvement : littérature et art*, Paris, Belin, coll. « Belin-Sup / Lettres ».
- Herschberg-Pierrot, Anne & De Biasi, Pierre Marc (2017) : *L'œuvre comme processus*, Paris, CNRS Éditions.
- Jaubert, Anna (1990) : *La Lecture pragmatique*, Paris, Hachette, coll. « Supérieur/Université-Linguistique ».

— (2007) : « La diagonale du style. Étapes d'une appropriation de la langue », Rabatel & Petitjean dir., *Pratiques*, n°135-136, *Le style en questions*, p. 47-62.

Jollin-Bertocchi, Sophie & Kurts-Wöste, Lia (à paraître) : « Style et herméneutique des œuvres littéraires : pour une approche intégrative via la notion de “stylisation” », *Semiotica*.

Londei, Danielle, Moirand, Sophie, Reboul-Touré, Sandrine & Reggiani, Licia dir. (2013) : *Dire l'événement : langage mémoire société*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.

Kurts-Wöste, Lia (2016) : « Des humanités aux sciences de la culture : actualité de la sémiostylistique », *Le Français Aujourd'hui*, n°195, *L'oral en question(s)*, Paris, Armand Colin, p. 119-132.

— (2017) : « Réhabiliter la notion d'“œuvre” », *Acta Fabula*, vol. 18, n°2, *Essais critiques*, <http://www.fabula.org/revue/document10046.php>.

— (à paraître) : « Enjeux d'une sémiotique des cultures non logocentrée : détour par la musique et la notion de “significativité” », in Guillaume, Astrid & Kurts-Wöste, Lia dir. : *Faire sens, faire science*, Londres, ISTE.

Molinié, Georges & Cahné, Pierre dir. (1994) : *Qu'est-ce que le style ?*, Paris, PUF, coll. « Linguistique nouvelle ».

Neveu, Franck (à paraître) : « Sur la philosophie des mathématiques. Réflexions sur le “faire-science”, à partir de Cavailles », in Guillaume, Astrid & Kurts-Wöste, Lia dir. : *Faire sens, faire science*, Londres, ISTE.

Rastier, François (1994) : « Le problème du style pour la sémantique du texte », G. Molinié & P. Cahné dir. : *Qu'est-ce que le style ?*, Paris, PUF, coll. « Linguistique nouvelle », p. 263-282.

— (2001) : *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF, coll. « Formes sémiotiques ».

— (2015) : *Naufrage d'un prophète. Heidegger aujourd'hui*, Paris, PUF.

— (2016) : *Créer : Image, Langage, Virtuel*, Paris/Madrid, Casimiro.

— (2018) : « Cassirer et la création du structuralisme », *Acta structuralica*, n° spécial 1, p. 25-51.

— (à paraître) : « Individuation et herméneutique », in Guillaume, Astrid & Kurts-Wöste, Lia dir. : *Faire sens, faire science*, Londres, ISTE.

Rastier, François, Salanskis, Jean-Michel & Scheps, Ruth (1997) : *Herméneutique : textes, sciences*, Paris, PUF.

Rastier, François & Bouquet, Simon dir. (2002) : *Introduction aux sciences de la culture*, Paris, PUF.

Ricoeur, Paul (1992) : « Le retour de l'événement », *Mélanges de l'École française de Rome, Italie et Méditerranée*, vol. 104, n°1, p. 29-35, [www.persee.fr/doc/mefr\\_11239891\\_1992\\_num\\_104\\_1\\_4195](http://www.persee.fr/doc/mefr_11239891_1992_num_104_1_4195).

Riffaterre, Michael (1979) : *La Production du texte*, Paris, Seuil, coll. « Poétique ».

— (1983) : *Sémiotique de la poésie*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », tr. fr. Jean-Jacques Thomas.

Romano, Claude (1998) : *L'Événement et le monde*, Paris, PUF, coll. « Epiméthée ».

— (1999) : *L'Événement et le temps*, Paris, PUF, coll. « Epiméthée ».

Saint-Gérard, Jacques-Philippe (1995) : « Style, apories et impostures », *Langages*, n°118, *Les Enjeux de la stylistique*, p. 8-30.

Saint Girons, Baldine (à paraître) : « Du sublime comme principe et pas seulement comme catégorie », conférence donnée à Milan le 17/05/2018 à l'occasion du colloque international

« Revisiter le sublime », Aesthetics Unlimited Research Network – Séminaire d'Esthétique Européen.

Sériot, Patrick (2012 (<sup>1</sup>1999)), *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*, Limoges, Lambert-Lucas.

Simondon, Gilbert (1992) : *L'Individuation psychique et collective*, Paris, Aubier.

Strauss, Botho (1996) : *L'Incommencement. Réflexions sur la trace et la ligne*, Paris, Gallimard, coll. « Arcades », tr. fr. Colette Kowalski.

Utaker, Arild (2016) : *La Philosophie du langage. Une archéologie saussurienne*, Limoges, Lambert-Lucas.

Vouilloux, Bernard (2008) : « La portée du style », *Poétique*, n° 154, p. 197-223.

Watine, Marie-Albane & Yocaris, Ilias (2016) : « Le style comme événement. Appel à communication », [https://www.fabula.org/actualites/le-style-comme-evenement\\_78926.php](https://www.fabula.org/actualites/le-style-comme-evenement_78926.php).

Yocaris, Ilias (2016) : *Style et sémosis littéraire*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Investigations stylistiques ».

Zemmour, David (2008) : *Une syntaxe du sensible : Claude Simon et l'écriture de la perception*, Paris, PUPS.

## NOTES

1. Ces Actes du colloque international consacré à la notion d'événement en littérature et en sciences humaines faisaient suite à de nombreuses manifestations témoignant de l'actualité de ce motif, en particulier trois séminaires universitaires au début des années 2000: le séminaire international consacré à « La notion d'événement en sciences humaines » s'est inscrit dans une perspective de recherche interdisciplinaire mise en chantier, en mai 2002, par le Centre Hermogène (Centre d'herméneutique littéraire) de l'Université Libre de Bruxelles, ainsi que par le Groupe de contact F.N.R.S. « Stylistique et translinguistique », dans le cadre du DEA en Herméneutique littéraire. Le projet a rapidement débouché sur une collaboration internationale entre l'Université Libre de Bruxelles, l'Université de Toulouse-Le Mirail et l'Université de Rennes.
2. Ainsi une deuxième séance s'est tenue à l'U.L.B., en décembre 2002, autour des exposés de deux collègues de l'Université de Rennes 2 : Laurent Quinton (doctorant, en séjour Erasmus à l'U.L.B.) : « Raconter ce qui ne se passe pas : à propos de Georges Hyvernaud » et Michèle Touret (professeur de littérature française) : « *La main coupée* de Blaise Cendrars : actualité d'une oeuvre inactuelle ». Le séminaire international qui s'est tenu à l'U.L.B. le 20 mai 2003 a voulu élargir la discussion et réunir autour de cette question des littéraires et des philosophes, des historiens et des spécialistes de la presse. Il a été suivi d'une journée équivalente, organisée à l'Université de Toulouse-Le Mirail, à l'automne 2003, et a donné lieu à un colloque international « Jeunes chercheurs », à l'Université de Rennes 2, en mars 2004.
3. Levinas (cité par C. Romano, 1998 : 19) : « Je pense que le « frisson » philosophique nouveau apporté par la philosophie de Heidegger consiste à distinguer *être* et *étant*, et à transporter dans l'être la relation, le mouvement, l'efficace qui jusqu'alors résidaient dans l'existant. L'existentialisme (et par ce terme, Levinas désigne ici la pensée de Heidegger tout entière sans pour autant la réduire à une anthropologie (C. Romano)), *c'est ressentir et penser l'existence - l'être-verbe - comme événement (...)* ».

4. Gérard Dessons cite Jean-François Féraud qui, en 1787, signale que « l'usage a assigné le terme de *manière* à la Peinture, et le terme de *style* à l'art de bien dire. » Mais, « depuis quelques temps, ajoute-t-il, on parle de *style* en peinture et de *manière* dans les Belles-Lettres » (*Dictionnaire critique de la Langue Française*). Cependant, en 1814, le *Dictionnaire de l'Académie* dira encore de la manière que « c'est le style en Peinture ». (Dessons, 2004 : 94, note n°1)
  5. Voir notamment Yocaris, 2016 : 173-179.
  6. Au point que François Rastier voit dans l'absence de théorie de l'énonciation chez Saussure une position salutaire, qui prémunit justement l'analyste de la tentation de rabattre la compréhension du texte sur la recherche des déterminations du sujet énonçant.
  7. Nous ne pouvons développer ici : voir Kurts-Wöste (à paraître).
  8. Pour la distinction entre inhérence critique, adhérence et déshérence acritiques, voir Bertrand (2008 : 39).
  9. Etude du lexique (en particulier dégagement des isotopies), de l'énonciation (au sens d'énonciation représentée dans le texte), de la phrase, de l'actualisation (et plus généralement de la structuration temporelle), de la détermination, etc.
- 

## ABSTRACTS

Partant du socle épistémologique de la sémiotique des cultures remise à l'honneur aujourd'hui en sciences du langage, cette contribution explore une double hypothèse théorique, sans esquiver les difficultés qu'elle peut soulever : celle, largement partagée par la stylistique contemporaine, d'une possible reconception du style comme résultat d'un processus d'individuation et celle, plus délicate, d'un possible développement du concept d'« individuation » à travers la mobilisation de la notion classique de « manière » reprise et réévaluée par Gérard Dessons. Cette double hypothèse, pour autant qu'on la manie avec discernement, présente un intérêt heuristique dans la mesure où elle permet d'approfondir les liens entre style et événement, à partir d'une constellation de thèmes interdépendants : prise de forme, relance du sens, spécificité, imprévisibilité, persistance dans le présent, portée collective du singulier.

## INDEX

**Mots-clés:** individuation, manière, herméneutique, stylisation, sémiotique

## AUTHOR

### LIA KURTS-WÖSTE

Université Bordeaux Montaigne

Agrégée de Lettres Modernes, Lia Kurts-Wöste est maître de conférences en sémiotique à l'Université Bordeaux Montaigne et membre de l'EA 4195 (TELEM, « Textes, littéraires : écritures et modèles »). Elle prépare actuellement une HDR sur la sémiotique des cultures. Ses travaux se partagent entre études stylistiques (essentiellement de la littérature du XX<sup>e</sup> siècle) et travaux d'épistémologie critique en sémiotique et sémio-stylistique. Elle a codirigé plusieurs

ouvrages collectifs, dont *La Violence du logos* (Classiques Garnier, 2013) et *Faire sens, faire science* (ISTE, à paraître).